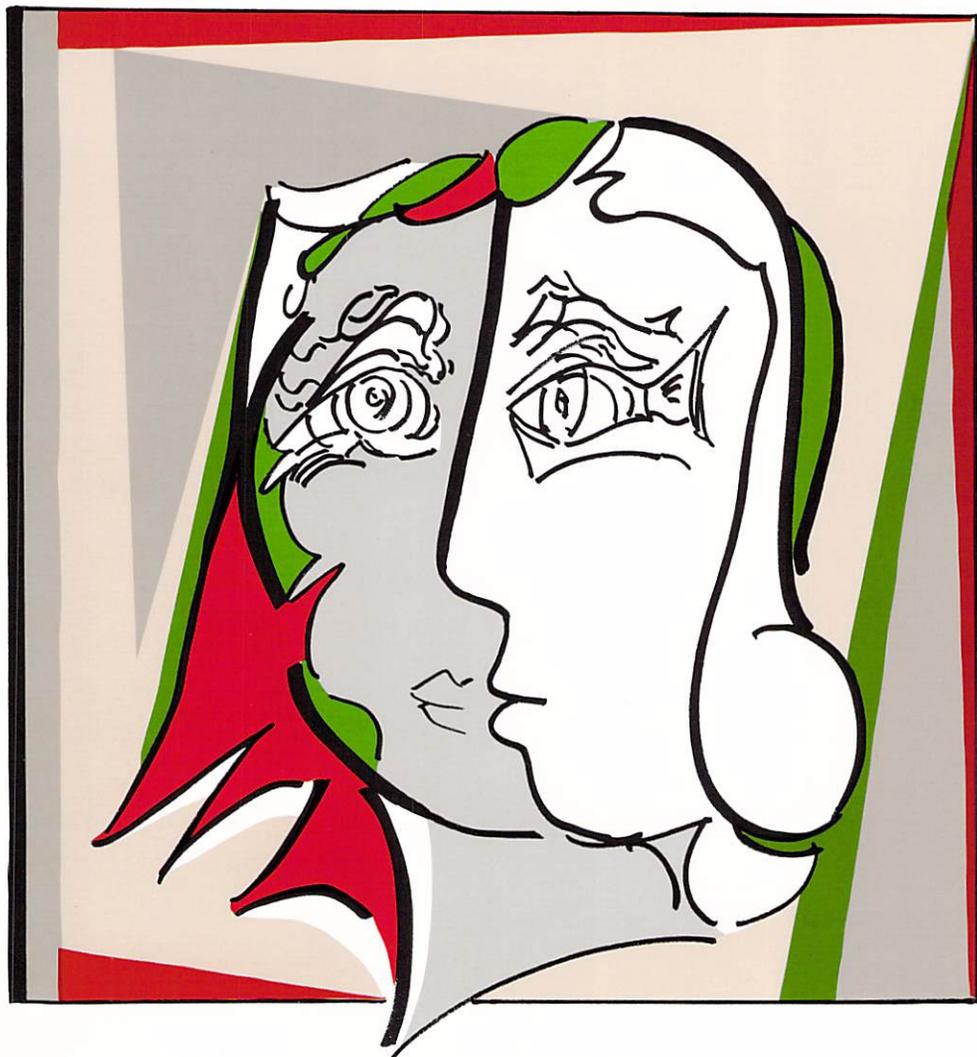


DER MARKARIAN à VIENNE



A PONSARD

Du 15 juin au 16 juillet 1993

Tous les jours de 14 h à 19 h

AU MUSÉE CLOÎTRE SAINT-ANDRÉ-LE-BAS

Du 15 juin au 30 août 1993

De 9 h 30 à 13 h et de 14 h à 18 h - Fermé le mardi

*Louis MERMAZ,
Maire de Vienne*

*Michel SOTTET,
Principal*

l'ensemble du personnel du Collège Ponsard

*seraient heureux de vous accueillir
au vernissage de l'exposition*

DER MARKARIAN

lundi 14 juin 1993

au Musée Cloître Saint-André-le-Bas à 17 h

au Collège Ponsard à 18 h

DER MARKARIAN Maurice

Né à Paris en 1928, Maurice Der Markarian, nourrie des récits de la souffrance du peuple arménien à travers la vie de son père et sa mère, sa précoce vocation porte déjà en germe l'œuvre de la maturité.

Au début des années 50, malade, il s'installe en 1958, aux Roches-de-Condrieu. Simultanément, le collège Ponsard et le musée cloître Saint-André-le-Bas proposent une rétrospective parmi les œuvres de Maurice Der Markarian, des plus anciennes aux plus récentes.

Toiles, dessins, lithographies et terres vernissées, ces dernières créées en collaboration avec le potier Jean-Jacques Dubernard, témoigne d'une œuvre multiple où se cotoient natures mortes, portraits et scènes d'inspiration religieuse.

La puissance de la couleur et la force des traits traduisent la violence résurgence du lourd héritage arménien. Ils se sont les interprètes d'un univers souvent tourmenté les témoins de la souffrance d'un peuple.

"Le Progrès de Lyon" 15 avril 1993

Génocide et souffrance

Né à Paris en 1928, Maurice Der Markarian a toujours été attiré par le dessin et la peinture.

Nourrie des récits de la souffrance du peuple arménien, qui a connu le terrible génocide que l'on sait, à travers la vie de son père et de sa mère, sa précoce vocation portait déjà en germe l'œuvre de la maturité.

C'est au début des années 50 que, malade, il quitte la capitale. En 1958 il vient s'installer dans notre région, aux Roches-de-Condrieu.

Il peut alors se consacrer pleinement à son art, en même temps qu'il s'adonne pleinement à ses activités professionnelles de photographe.

Dès 1955 des expositions l'ont fait connaître et reconnaître comme un artiste majeur de notre temps.

In "Tribune de VIENNE"
n° 9318. 8 mai 1993

DER MARKARIAN

MAURICE DER MARKARIAN EST NÉ À PARIS LE 22 JUIN 1928.

DÈS LA FIN DE SES ÉTUDES, IL FRÉQUENTE UNE ANNEXE DES BEAUX-ARTS QUI OUVRE SES ATELIERS LE SOIR. DANS LA JOURNÉE IL ÉTUDIE PENDANT TROIS ANS, LES PROCÉDÉS DE L'ART PHOTOGRAPHIQUE QUI LUI PERMETTRONT L'INDÉPENDANCE PÉCUNIAIRE NÉCESSAIRE À SES RECHERCHES DE DESSINATEUR ET DE PEINTRE.

EN 1957, PREMIÈRES EXPOSITIONS :

SALON DE LA JEUNE PEINTURE AU MUSÉE D'ART MODERNE DE PARIS
GALERIE CIMAISE
AU SALON D'AUTOMNE ET DANS DIVERSES GALERIES DE PROVINCE.

EN 1969 - 70 - 71 ET 72 :

SALON D'AUTOMNE
SALON DES INDÉPENDANTS - GRAND PALAIS
SALON DES ARTISTES FRANÇAIS - GRAND PALAIS
SALON D'AUTOMNE À LYON DONT IL EST SOCIÉTAIRE DEPUIS 1960.

DEPUIS 1965 DE NOMBREUSES EXPOSITIONS PARTICULIÈRES À PARIS, LYON, VALENCE, NIMES, ANGOULÈME, MULHOUSE, ARLES ETC... ONT MONTRÉ L'ÉVOLUTION D'UN TALENT QUI S'IMPOSE DE PLUS EN PLUS À L'INTÉRÊT DES COLLECTIONNEURS.

PRIX DE LA VILLE DE BAGNEUX 1969
SÉLECTIONNÉ " SIGNATURES " PALAIS DES FESTIVALS À CANNES
SÉLECTIONNÉ PRIX DU GEMMAIL 1969 - 70 ET 71
LAURÉAT DES ARTISTES FRANÇAIS.

SES ŒUVRES FIGURENT DANS DE GRANDES COLLECTIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES AINSI QUE DANS DE NOMBREUX MUSÉES, VILLE DE PARIS ET EN PROVINCE.

EN 1974-75 IL ILLUSTRE POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DU GRÉSIVAUDAN SON PREMIER LIVRE : " PIRATES DU RHONE " DE BERNARD CLAVEL.

Bernard Clavel
Pirates du Rhône
Edition du Grésivaudan
André Philippe Editeur
38 Seyssinet Pariset

LA PEINTURE-PASSION

Aussi loin qu'il s'en souviene, Maurice Der Markarian a toujours voulu faire du dessin et de la peinture son métier.

A 12 ans, il devient l'apprenti d'un peintre arménien.

Ce dernier va lui enseigner ce qui ne s'enseigne pas : la peinture comme obsession, la peinture-passion.

Mais Maurice Der Markarian apprend vite qu'il est difficile de vivre de son art et choisit alors la photographie comme gagne-pain, tout en suivant les cours du soir de l'Ecole des Beaux-Arts.

Au début des années 50, la maladie le pousse à s'éloigner de la capitale. En 1958, il s'installe aux Roches-de-Condrieu et rencontre Marthe. Il se marie, ouvre une boutique et un studio de prise de vue.

QUARANTE ANS DE RECHERCHE

Maurice Der Markarian s'est toujours senti très proche de peintres espagnols comme Goya ou Picasso.

Goya pour son dessin, son sens du tragique contenu tout entier dans son trait et Picasso pour ses expressions humaines.

Autre influence importante, aux antipodes des deux premières, celle de Bonnard,

pour son extraordinaire et unique déploiement de la couleur.

Cependant, pour Maurice Der Markarian, le dessin est à la base de tout : *«Il est l'armature à laquelle la couleur donne vie»*.

Au centre de sa palette, le rouge. La vie, la mort, la violence de l'amour, l'éclat de la musique passent chez lui par le rouge, à la fois symbole et réalité.

LA CONCRETISATION D'UN REVE

Attiré très tôt par la technique de la terre vernissée, Maurice Der Markarian a commencé à travailler avec Jean-Jacques Dubernard (le potier de la poterie des Chals à Roussillon) à la fin des années 80.

«On ne peut pas dominer une poterie comme on domine une toile. C'est la terre, l'eau et le feu qui commandent. Rien n'est jamais sûr quant au résultat, il y a une grande part de hasard» explique l'artiste.

Le travail de la couleur est aussi très différent. Le jeu consiste à obtenir les effets les plus subtils avec cinq ou six couleurs de base !

Jean-Jacques Dubernard travaille comme les potiers d'antan. Il prépare lui-même son argile, tourne au pied et cuit au bois : autant de paramètres d'incertitude et d'authenticité. L'ouverture du four est un instant magique car du projet au résultat, grande est la part de surprise...

Michel Bouvard dans la monographie* consacrée à l'artiste par le collègue Ponsard écrit :

«... quelque chose comme une nostalgie de l'Arménie est passé dans l'inconscient de l'enfant, né sur une terre inconnue, qui n'est pas celle de ses ancêtres... L'«arménité» ne se dilue jamais complètement, même à dose homéopathique, et l'on se condamnerait à ne pas totalement appréhender les lignes et les couleurs de Maurice Der Markarian si l'on oubliait cette part essentielle de lui-même...

L'Arménie est l'une des clés, la plus profonde peut-être, de l'œuvre de Maurice Der Markarian».

Marielle Dupessey

In "Vienne - Informations" n° 89 de juillet 1993.

Première histoire : en Russie, dans l'enclave arménienne du Nartchivan - nous sommes au début du siècle - un enfant de douze ans, fils de paysans qui sont aussi musiciens amateurs (le grand-père fait danser le village au son de l'accordéon), d'abord apprenti boulanger, devient vigneron, quand il lui faut reprendre l'exploitation familiale à la mort de son père. Le blé et la vigne, le pain et le vin : rien, sans doute, antérieurement même à toute interprétation symbolique ou mystique, n'attache plus un homme à la terre, à SA terre; rien ne le prédestine plus à une vie de sédentaire.

Mais l'Histoire s'emballe : 1914, le vigneron est mobilisé dans l'armée du tsar. Grièvement blessé, soigné à Bacou, il se marie. Confronté à la tourmente révolutionnaire, il y prend part, avant de retourner dans ses foyers retrouver sa femme, où l'attendait aussi la tragédie du génocide arménien. Obligé à l'exode devant les armées turques, il perd sa femme enceinte qui meurt de soif pendant le périple, dans un pays de pierre aride et sec. Lui, parvient tant bien que mal à Constantinople où il va passer quelques mois. Puis il finira par quitter la Turquie, traversera la Bulgarie et l'Europe, pour se retrouver à Modane, forestier pendant quelques mois, et enfin à Paris, où il finira ses jours en vivant de petits boulots.

Cet homme, qui a vécu l'enfer, et qui, pourtant, résolument optimiste, voulait toujours vivre l'instant présent, ce sera le Père. Bien plus tard, lui qui aimait les histoires, se fabriquera un passé romanesque, en prétendant (vrai ou faux ?), qu'il avait remarqué, dans les rues de Constantinople (où il vendait des tapis), cette belle fille qui deviendra sa femme, à Paris .

Deuxième histoire : elle, ce sera la Mère. Elle vient d'Arménie turque, où elle avait été mariée à quatorze ans. Chassés de leur village (c'est l'exode), dont les hommes avaient déjà été exterminés, les femmes et les enfants sont déportés - on disait déjà "déplacés" - contraints de traverser le désert du Der Zor jusqu'à la Syrie actuelle. Dans des conditions inhumaines de survie, elle abandonne sur la route, vivants, ses deux enfants de un et deux ans qu'elle n'arrive plus à nourrir. Elle réussira, elle aussi, à rejoindre Constantinople, puis Marseille, puis Paris. Mais cette femme qui, elle, ne vivait que dans la nostalgie du passé, n'oubliera jamais : elle imaginait que ses enfants avaient pu être recueillis par des Turcs. Et longtemps après, se souvient Der Markarian, chaque fois que la porte s'ouvrait, contre toute vraisemblance, "c'est peut-être eux qui rentrent".

L'Enfance

Le Père et la Mère se sont trouvés - retrouvés ? - à Paris. Maurice naît en 1928, et il aura un frère, Jacques, trois ans plus tard, l'être qui lui est le plus proche, et qui a suivi son parcours depuis toujours. A Paris, les réfugiés arméniens se concentrent dans plusieurs quartiers, de niveau social différent. Ce ne sont pas des ghettos à proprement parler, plutôt des lieux d'accueil et d'entraide. Mais en même temps, la clôture du milieu arménien sur lui-même ne facilite pas l'intégration des enfants nés en France. Lorsqu'il arrive à l'école, Der Markarian comprend et parle les langues qu'il entend autour de lui : arménien, russe, turc - mais pas le français, que sa mère ne réussira jamais vraiment à apprendre. Der Markarian garde un souvenir terrible de son isolement linguistique dans cette école primaire de quartier où il n'était pas loin d'être le seul enfant arménien.

La Vocation

A cette époque-là (il a onze-douze ans), Der Markarian ne lit pas, ne regarde pas de livre d'images, entend peu de musique (sa mère chante des chansons du folklore arménien qu'il retrouvera plus tard). Comme tous les enfants de son âge, il dessine, il crayonne, il gribouille : il fait même des concours de dessin avec un camarade de classe. Aussi loin qu'il s'en souviendra, Der Markarian a voulu faire du dessin et de la peinture son métier. On le dit doué, et il est heureusement encouragé. D'abord, par sa mère : cette femme, si éloignée qu'elle fût des Beaux Arts, avait vécu, à sa manière, dans le milieu de la peinture. Très belle, elle avait plusieurs fois posé comme modèle pour un peintre, et en avait gardé la nostalgie de ce prestigieux métier pas comme les autres. Du coup, dès son plus jeune âge, Der Markarian entendit parler de la peinture comme d'une activité d'exception .

Par son professeur de dessin, ensuite, qui l'avait repéré et qui insistera auprès de ses parents pour qu'il continue le dessin au sortir de l'école - c'est-à-dire très tôt . "Elle et lui m'avaient mis ça dans la tête, et je n'avais plus qu'une idée : être peintre".

La Province

La maladie, c'est aussi le départ de Paris et le circuit des hôpitaux de province. Besançon. Dijon. Bourges. Grenoble - notons-le : jamais dans la lumière du Midi, ce qui aura une importance formatrice pour Der Markarian - et enfin, l'ancrage dans la Vallée du Rhône, aux Roches de Condrieu, où il se marie avec Marthe et s'installe comme photographe.

Aujourd'hui, Der Markarian analyse lucidement, pour ce qui le concerne (car d'autres ne peuvent vivre sans Paris), le pour et le contre d'une vie artistique loin de Paris. Indéniablement, Paris était alors le creuset créatif de l'Europe, et ce qui a pu manquer à Der Markarian de la vie artistique parisienne, c'en est à la fois le côté "relations extérieures" (mais ce n'est pas l'essentiel), et l'élaboration commune d'une œuvre par de jeunes peintres qui vivaient et travaillaient ensemble.

Mais ne parlons pas d'exil, car la vie en province convenait finalement mieux au caractère de Der Markarian, à tout ce travail de mise au point patiente de sa technique, d'approfondissement de ce qu'il avait envie de faire, à ce long cheminement intérieur pour lequel le tumulte parisien était moins propice qu'une vie paisible en province.

La maladie et la province : deux façons, deux raisons, de prendre du recul. Et puis, Der Markarian n'est pas un ermite, et il se rend très fréquemment à Paris pour y voir des expositions ou pour y organiser les siennes. Il regarde, ne s'attarde pas, et repart. C'est sans doute dans ce mouvement d'aller-retour que gît sa vérité.

In "Der Markarian" de Michel BOUVARD. REFLEXX 1993

DER MARKARIAN



DER MARKARIAN

E. D. H.

Don de l'artiste



ET MARKARIAN 1956

DER MARKARIAN

E. D. H.

au College Ponsard



OPPA
DE NARRARITR

LITHO Net B
Sigismondo Burzio



2
70

OPPA NARRARITR

LITHO Net B
Sigismondo Burzio



E. D. 4

DEANAKHCHAIH

LITHO NET B
 Signée numérotée



DEANAKHCHAIH

E. D. 4. LITHO NET R DEANAKHCHAIH

LITHO N et B
Siquie Numerata

1873



2/80

LITHO N et B
Siquie Numerata



LITTO N et B
Sigue Numerale



DEBORA SARTORI

18 cm

LITTO N et B
Sigue Numerale



DEBORA SARTORI



1/10

DER UEDDERS

LITHO N et B
Siquée Numérotée



1/10

DER UEDDERS

LITHO N et B
Siquée Numérotée



DE KUNINGH,
LITHO N° 1 B - signe numerotee $\frac{2}{50}$

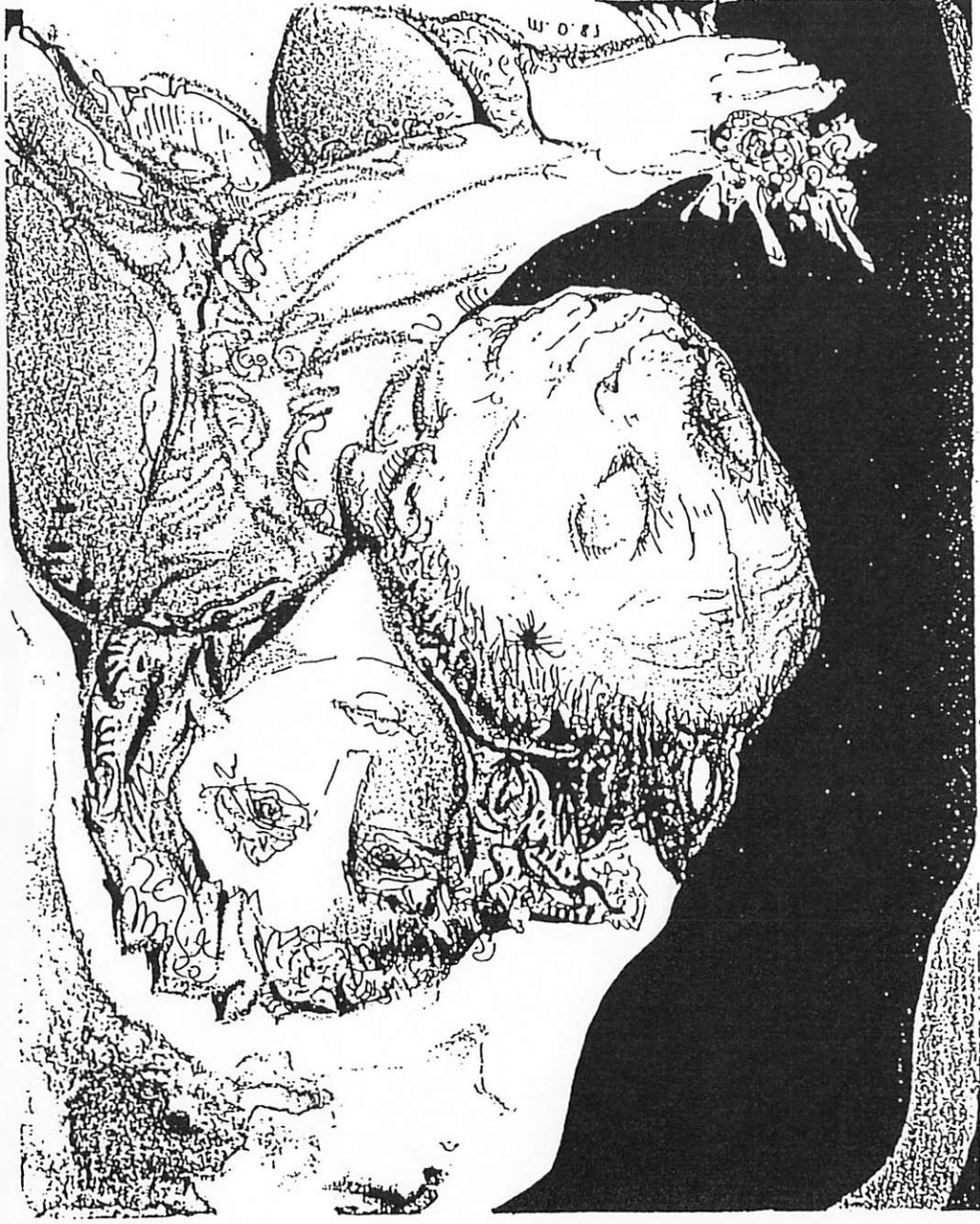


De Kooning in

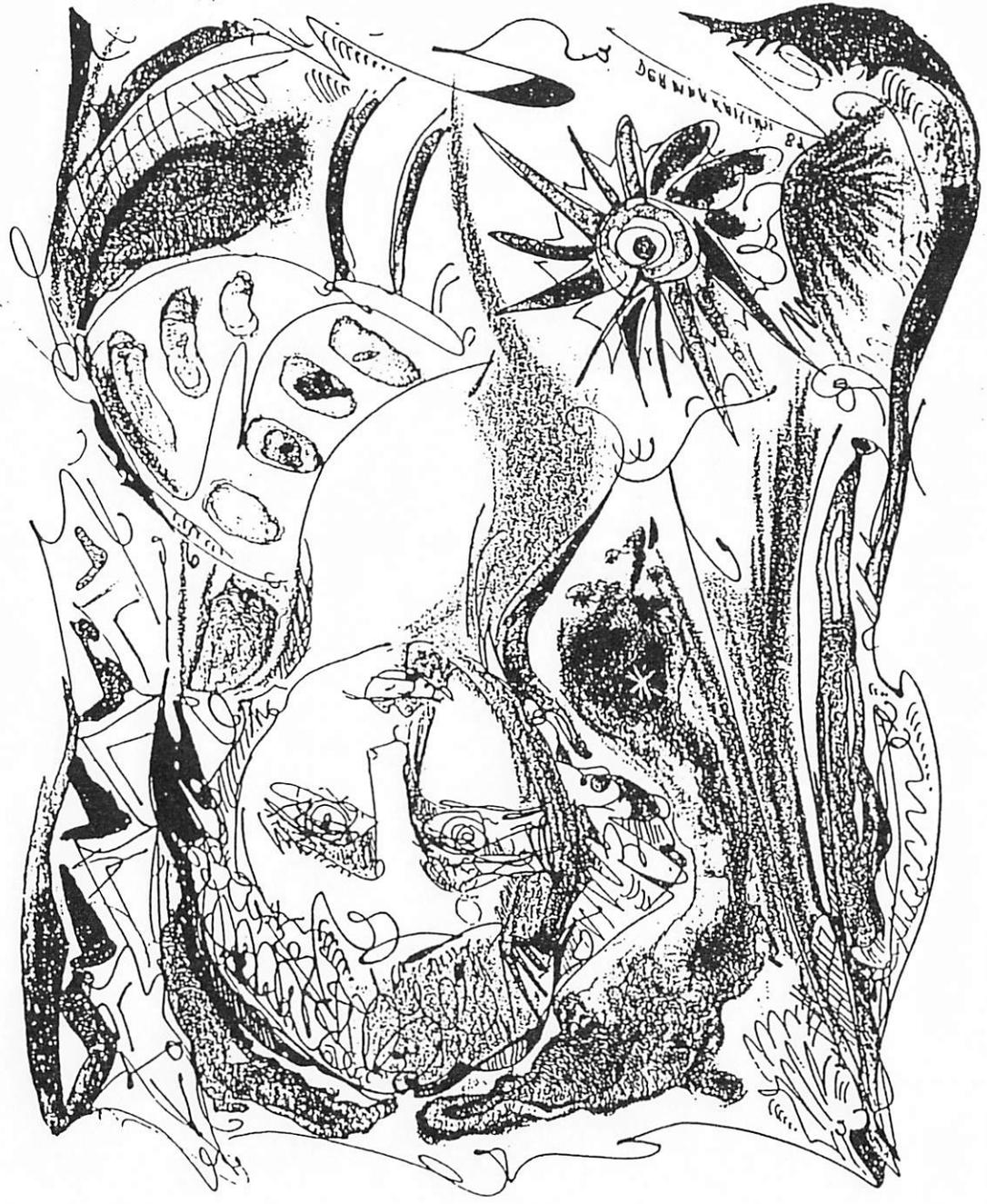
2/20

OPPI

LITHO N° 1 B
Signe Numerotee



LITHO N. 11 B
 Sigree Nummer 10



LITHO N. 11 B
 Sigree Nummer 10



9.
10

DERMARKHARTL

LITHO NCT B
Siquei Numerotica

L'HOMME ENTRE DEUX AGES,
ET SES DEUX MAÎTRESSES

Un Homme de moyen âge;
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant,
Et partant
De quoi chaisir; toutes voulaient lui plaire;
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant;
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part:
L'une encore verte; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois testonnant,
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tous moments, de sa part emportait
Un peu du poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille grâce, les Belles,
Qui m'avez si bien tondu;
J'ai plus gagné que perdu:
Car d'hymen, point de nouvelles.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne,
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.

Maurice DER MARKARIAN

« L'homme entre deux âges,
et ses deux maîtresses »
(encre de Chine)



DER MARKAKIAN